

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Philippe BARBARIN

Libres comme saint Maurice et ses compagnons :
homélie

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 2011, tome 106a, p. 12-17

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Libres comme saint Maurice et ses Compagnons

M. le Cardinal Philippe Barbarin, Archevêque de Lyon, a présidé les célébrations de la Saint-Maurice 2010. Voici le texte de son homélie.

Frères et sœurs bien-aimés, en cette fête de saint Maurice à laquelle le Père Abbé m'a invité, permettez-moi d'écouter la Parole de Dieu proclamée aujourd'hui, sous un angle unique, celui de la liberté.

Mettre notre vie entre les mains de Dieu

Quelle liberté pour dire, comme saint Maurice, ici, à Agaune : « Empereur, nous sommes des soldats, mais avant tout nous sommes serviteurs de Dieu. Nous te devons l'obéissance militaire, mais nous Lui devons l'innocence. Nous préférons mourir innocents plutôt que vivre coupables » ! Et c'est ainsi que s'éclaire le début de la première lecture tirée du livre de la Sagesse (Sg 3, 1) : « *Les âmes des justes sont dans la main de Dieu et nul tourment ne les atteindra.* » Phrase limpide qui survient comme une interpellation pour chacun de nous : « Ma vie, aujourd'hui, est-elle entre les mains de Dieu ? » Si oui, quelle sécurité ! Et le texte ajoute : « *Aux yeux des insensés, ils ont paru mourir.* » On imagine qu'ils sont morts, mais celui qui met sa vie dans la main de Dieu est toujours vivant.

Cette réflexion nous renvoie au premier mot du *Credo*, peut-être un peu difficile à comprendre : Dieu, le Père tout-puissant, *omnipotens* en latin, *pantocrator* en grec. Nous avons souvent tendance à représenter Dieu comme un Jupiter qui nous écraserait de sa puissance. Mais ce

n'est pas le sens du mot « tout-puissant » dans le *Credo*. Ici, *pantocrator* signifie que Dieu, notre Père, nous a créés parce qu'il nous aime, et que nous serons toujours dans son amour paternel et miséricordieux, même si nous tombons, même si nous dévions ou nous nous égarons dans une impasse. *Pantocrator* veut donc dire qu'Il nous gardera toujours dans ses mains.

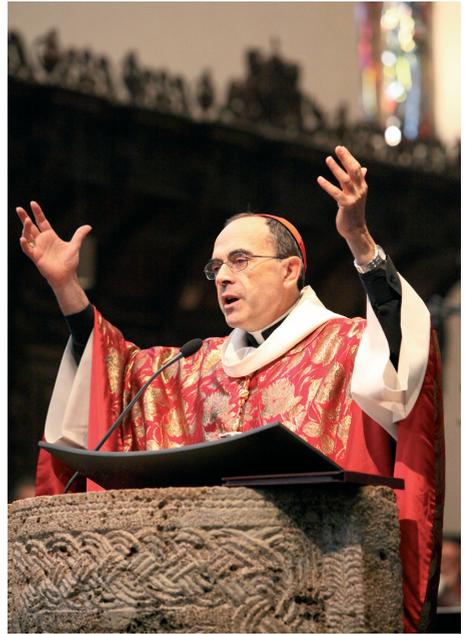
Certes, il n'est pas toujours bon d'être « entre les mains » de quelqu'un. On peut s'offrir soi-même à quelqu'un, par exemple dans le sacrement du mariage ou lorsque l'on donne la vie à des enfants. Il s'agit alors d'un don de soi qui vise à faire grandir l'autre. Mais malheur aux parents qui garderaient la mainmise sur leurs enfants et brimeraient leur liberté !

Avec Dieu, bien sûr, ce risque n'existe pas. Il ne met pas la main sur moi, au contraire. La main de Dieu n'est pas une main qui écrase, c'est une main qui me garde des dangers, une main qui me lance et me libère, une main qui me pousse à vivre ma propre aventure, à être pleinement libre. Et si les autres essaient de gêner, d'entraver ma liberté, voire de me conduire à la mort, alors je peux dire, comme saint Maurice et tous les martyrs avant moi : « Si j'obéis à Dieu, je suis bien plus sûr d'avoir la vie que si j'obéis à un homme, fût-il empereur. » Vous connaissez sans doute Polycarpe, ce grand martyr qui a formé saint Irénée, l'évangéliste de Lyon. Alors qu'il est un grand vieillard,

les soldats romains viennent le trouver et lui demandent de renier le Christ. « Je suis chrétien, répond-il ! Voilà quatre-vingt-six ans que je le sers et il ne m'a fait aucun mal. Comment pourrais-je blasphémer mon roi et mon sauveur ? » Comment pourrais-je le renier ? Les soldats menacent alors de le tuer. Et Polycarpe leur répond : « Rassurez-vous, si vous me faites mourir, Lui continuera de me faire vivre ».

Voilà le beau, l'éternel témoignage des martyrs. Ils savent que, lorsqu'ils sont dans les mains de Dieu, ils sont eux-mêmes, ils avancent sur un chemin de liberté et de joie. Nous déployons pleinement nos capacités lorsque nous sommes dans les mains de Dieu, et non pas lorsque nous faisons ce qui nous plaît ou que nous suivons notre propre chemin, pour échapper soi-disant à toute contrainte. Assez vite, nous nous heurtons à une muraille, ou nous nous retrouvons, blessés, au fond d'un fossé. Combien ont fait l'expérience de ce qu'ils croyaient être la liberté, et qui s'est rapidement révélé être un esclavage ! Et cet esclavage a abîmé profondément leur vie.

C'est précisément la belle histoire de l'enfant prodigue que nous retrouvons dans l'Évangile : le fils cadet voulait sa part d'héritage pour quitter la maison, s'affranchir de l'autorité paternelle et vivre enfin sa vie. Mais quelque temps plus tard, il se retrouve encore plus bas que les cochons. S'il était resté dans les mains de Dieu, son Père, il aurait trouvé sa liberté. Cela nous rappelle aussi une des dernières paroles de Jésus que nous rapporte l'Évangile de saint Luc. Alors qu'il est sur la croix et qu'il va mourir, Jésus se tourne vers son Père et dit : « Père, entre tes mains, je remets ma vie. » Tant de personnes se sont ligüées pour le faire mourir ! Mais il sait que, s'il remet sa vie entre les mains de Dieu, les portes de l'éternité s'ouvri-



ront pour lui. Juste avant, au malfaiteur crucifié à ses côtés qui lui avait demandé : « *Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras inaugurer ton règne* », il avait répondu : « *Amen, je te le déclare : aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le Paradis.* » Contre toute évidence humaine, il lui promet que les portes s'ouvriront aussi pour lui, fût-il un criminel ! Car la miséricorde de Dieu est infinie, prête à ouvrir à tous les portes du Royaume.

Frères et sœurs, voilà la méditation que je souhaitais partager avec vous à partir de cette première lecture. Nous ne sommes pas libres quand nous faisons ce qui nous passe par la tête. Car nous n'avons pas une intelligence souveraine, et nous risquons d'être sujets aux fluctuations ou aux erreurs. Nous sommes *libres* quand nous remettons la totalité de notre personne, de notre mission entre les *mains de Dieu*. Le chemin n'est pas toujours facile,



d'ailleurs le texte ne le cache pas : Dieu met les justes à l'épreuve et les reconnaît dignes de lui. Comme on passe l'or au feu du creuset, Dieu vérifie leur valeur. Il n'y a pas de vie chrétienne tranquille, ni de christianisme à bon marché. Être chrétien, cela coûte. Aimer vraiment, aimer jusqu'au bout, se reprendre soi-même pour être un serviteur des autres, c'est une merveille et en même temps une grande exigence. La Parole de Dieu est claire, sans ambages ; elle nous dit une vérité que nous pouvons expérimenter chaque jour. C'est la Vérité d'origine, celle de notre Père, de notre Créateur.

Le vêtement blanc, symbole de notre liberté

La seconde lecture de ce jour (Ap 7, 14) m'invite à vous rappeler ce beau moment où nous tous, les baptisés, nous avons été revêtus de la liberté. Vous avez certainement participé à un ou plusieurs baptêmes. L'un des moments les plus joyeux, pour nous les diacres ou les prêtres qui célébrons un baptême, c'est sans doute celui où nous traçons une croix ou une couronne avec le saint-chrême sur le front de

l'enfant, comme pour lui dire : « Tes parents t'ont fait le cadeau merveilleux de la vie, et ils sont les serviteurs de cette vie pour que tu deviennes une femme ou un homme libre. Mais Dieu parachève le travail des parents en te donnant la vie éternelle. » Jésus dit : « *Ce qui est né de la chair n'est que chair* » (Jn 3, 6). Les parents ne peuvent pas prémunir leur enfant contre les maladies graves, les

cancers ou empêcher la fin de sa vie terrestre. Mais les parents croyants savent que l'auteur de la vie, c'est Dieu. Ils demandent donc le baptême pour leur enfant, pour que Dieu lui donne ce qu'eux-mêmes ne peuvent pas donner. Puis vient ce geste magnifique où l'on habille l'enfant du vêtement blanc. On croit souvent qu'il s'agit d'un symbole de la pureté. Mais le vêtement blanc est en réalité le symbole de la liberté. En effet, dans l'empire romain, les esclaves étaient vêtus d'un pagne et n'avaient pas le droit de porter un vêtement ou une toge. Une fois libérés, rachetés, ils portaient alors la toge blanche appelée la toge des « affranchis ». Les chrétiens ont repris cette habitude de l'empire romain, en voulant signifier ainsi que, même s'ils étaient des esclaves dans la société, le Christ les avait rachetés et libérés.

Le texte de l'Apocalypse, si poétique, qui était notre seconde lecture, dit : « *Ils ont lavé leurs vêtements et les ont blanchis dans le sang de l'Agneau* » (Ap 7, 14). Voilà quelque chose d'original ! Ce vêtement blanc qu'ont porté les martyrs a été blanchi dans le sang. Ainsi, frères et sœurs, le vêtement blanc porté par les

nouveaux baptisés, mais aussi par la mariée, les prêtres, les servants de messe, les communicants, est le signe et le symbole de notre *liberté*. Chaque fois que je baptise un enfant, je dis devant ses parents : « Nous prions pour que vous l'éduquiez à la liberté, pour que cette petite fille ou ce petit garçon devienne un être libre, qu'il possède une stature intérieure qui lui permette d'exercer lui-même sa liberté dans la société, dans l'Eglise, et non d'être à la merci du dernier avis ou de la dernière publicité... » Quelle beauté, quelle dignité, quelle noblesse dans l'homme qui exerce sa liberté ! Il est la seule créature faite à l'image de Dieu infiniment libre. Oui, c'est une merveille, cette liberté chrétienne donnée au jour de notre baptême et que l'on a peut-être un peu oubliée ! Comme je voudrais qu'à chaque baptême, les chrétiens se souviennent que ce vêtement reçu, blanchi dans le sang de l'Agneau, est le symbole de leur liberté. Nous sommes peut-être esclaves – des habitudes, des péchés, des difficultés, de mille problèmes qui nous accablent –, mais le Christ nous a affranchis, Il nous a délivrés. Libérateur... peut-être l'un de plus beaux mots de toute l'Écriture !

Fortifier l'homme intérieur

Ma troisième réflexion sur la liberté est issue de notre lecture de l'Évangile (Mt 10, 26). Dans ce passage, les disciples de Jésus subissent beaucoup de pressions. Mais il leur dit : « *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent pas tuer l'âme.* »

Permettez-moi de faire ici mémoire de Jean Paul II. Il a écrit de nombreuses encycliques et lettres, il a prononcé des quantités de discours. Pourtant, s'il fallait retenir une seule phrase des presque vingt-sept années de son pontificat, ce serait celle-ci : « N'ayez pas peur,

ouvrez toutes grandes les portes de votre vie au Christ ! » « Rassurez-vous, a ajouté Benoît XVI, il ne vous enlèvera rien. Au contraire, le Christ donne une immense force intérieure si les portes sont grandes ouvertes ! » Et dans l'épître aux Ephésiens, saint Paul demande : « *Fortifiez l'homme intérieur !* » (3, 16). C'est encore vrai aujourd'hui. Les sollicitations externes sont constantes, on est tiraillé de tous côtés, par son opinion et son contraire. Et si nous sommes vides à l'intérieur, alors nous sommes à la merci du premier venu qui a parlé, ou de celui qui nous achètera ou nous séduira... Fortifiez l'homme intérieur et ne craignez rien de ceux qui parlent fort autour de vous, et parfois vous malmènent et vous menacent.

Et contemplez la figure des martyrs, et le premier de tous, Jésus ! Observez le face-à-face entre Jésus et Ponce Pilate, relaté dans l'Évangile selon saint Jean. L'un est juif et, qui plus est, un condamné de ce peuple occupé. L'autre est le chef local de la puissance occupante. Il y a, si l'on peut dire, une différence « au carré » entre ces deux hommes ! Et pourtant, Ponce Pilate sort défait de cette conversation. Aux accusations qu'il profère, Jésus lui répond, comme s'il le giflait : « *Dis-tu cela de toi-même ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ?* ». Pilate veut montrer qu'il est le maître, le souverain : « *Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te relâcher, et le pouvoir de te crucifier ?* ». Et Jésus de répondre : « *Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi, si tu ne l'avais reçu d'en-haut.* » Tous les pouvoirs sont donnés par Dieu. Quelle liberté, quelle force ! Oui, vraiment, Jésus ne craint rien des puissants de ce monde, lui qui est le vrai Seigneur de ce monde. Et Pilate qui a posé une dernière question « *Mais qu'est-ce que la vérité ?* », n'a même pas le courage d'écouter la réponse, tant il est dépassé, écrasé par cet entretien avec Jésus.

Nous retrouvons ce « *beau témoignage* » chez tous les martyrs. En tant qu'évêque de Lyon, je suis bien placé pour vous parler du témoignage de sainte Blandine. Face aux lions, qui allaient tuer son corps, elle n'avait pourtant peur de rien. Au contraire, elle encourageait Pontique, un adolescent de quinze ans, à donner le témoignage de sa foi chrétienne. L'image de sainte Blandine manifeste une liberté intérieure incroyable devant ceux qui étaient les puissants d'alors.

Aujourd'hui donc, nous fêtons saint Maurice, autre bel exemple de liberté. Voilà de bons soldats de la Légion thébaine, dévoués à l'empereur Maximien, qui arrivent spécialement d'Égypte pour exécuter cet ordre impérial venu de Martigny : exterminer les chrétiens qui se trouvent à Agaune. Une grande clameur s'élève alors parmi eux : « Jamais ! Jamais, nous ne le ferons ! » On exécute alors un soldat sur dix, mais cela ne les émeut pas. On continue de tuer le dixième d'entre eux. Et cela ne les émeut toujours pas. Ils iront au martyr jusqu'au dernier, avec cette phrase magnifique, très connue chez vous : « Empereur, nous sommes tes soldats. A toi, nous devons l'obéissance militaire, mais au Christ et à Dieu, nous devons l'innocence. »

Dieu veille sur eux, et les paroles de Jésus dans l'Évangile proclamé aujourd'hui, sont extrêmement réconfortantes. Même quand vous êtes persécutés, votre Père veille sur vous. « *Vos cheveux sont tous comptés ! Soyez donc sans crainte.* » Puis vient cette petite phrase si poétique et émouvante, pleine d'affection paternelle pour nous : « *Vous valez bien plus que tous les moineaux du monde.* » A ce moment-là, Jésus ajoute « *Celui qui me reniera devant les hommes, moi aussi je le renierai devant mon*

Père ». La vérité de ma vie, ce n'est pas ce que les autres voient, mais ce que je suis sous le regard du Christ. Et Lui voit si je marche avec droiture ou par des chemins sinueux. Rien ne peut lui être caché ; cela nous donne une très grande liberté. Car j'avance alors au milieu des hommes, non pas en fonction du qu'en-dira-t-on, mais d'abord par ce que je vis en communion avec le Christ. La seule chose qui compte, c'est la façon dont le Christ, mon avocat, mon Paraclet, mon défenseur, mon libérateur, parlera de moi au Père, aujourd'hui et au dernier jour de ma vie.

Pour terminer, je voudrais évoquer avec vous un moment émouvant que j'ai vécu il y a cinq ans, en Russie, alors que j'étais invité par le Métropolitain Kirill de Smolensk, aujourd'hui Patriarche de Moscou. A la fin de ce court voyage, au début de l'hiver, nous avons été conduits à vingt kilomètres au sud de Moscou, dans un endroit appelé Boutovo. Là, 80'000 chrétiens ont été tués par décision de Staline, durant la nuit, pendant l'année 1937-38. Le peuple d'alentour avait été mis à contribution, mais contraint au silence absolu. Les langues ne se sont déliées qu'après l'effondrement du bloc communiste, dans les années 1990-1991. Le KGB avait gardé toutes les archives. On a donc pu retrouver les noms des martyrs, la date de leur mort. Puis l'on a découvert les corps enfouis sous la terre, dont celui d'un vieil évêque de Saint-Petersbourg de presque quatre-vingt-dix ans, martyrisé alors qu'il était en prison depuis 1917.

Les orthodoxes ont construit en ce lieu un sanctuaire. Alors que nous nous avançons pour prier et que ceux qui m'accompagnaient allaient chanter des chants orthodoxes, je me suis penché vers l'évêque et lui ai dit : « S'il vous plaît, dans le martyre il n'y a plus de

différence entre les orthodoxes et les catholiques. Disons ensemble le Notre Père. Ils ont versé leur sang pour le Christ et ils ont eu le courage d'une foi qui est allé jusqu'au bout. » Puis à la fin de la prière, devant ce charnier, l'évêque orthodoxe se penche vers moi et me dit cette phrase, qui reste gravée dans ma mémoire et que je vous offre comme un cadeau : « Le sang qu'ils ont versé ici, c'est le même



qui monte au visage d'un jeune chrétien quand, en France ou en Russie aujourd'hui, il ose dire qu'il est chrétien. » C'est exactement la signification de l'Évangile d'aujourd'hui : celui qui rougira de moi devant les hommes et qui me reniera, je ne pourrai pas le défendre ; tandis que celui qui, tout en rougissant, a été capable de donner son témoignage, lui aussi est déjà un martyr.

Dimanche dernier, j'avais la joie d'être aux côtés du Saint-Père à Birmingham pour la béatification de J.-H. Newman. C'était la première fois qu'en Angleterre, on béatifiait un chrétien qui n'était pas mort martyr. Au contraire, Newman est mort à un âge avancé, cardinal, théologien... Et le pape a médité sur ce fait : « Tous les saints de votre pays en Angleterre étaient des martyrs. Mais lui n'est pas mort martyr, dans le sens qu'il n'a pas versé son sang, mais il a vraiment donné un très beau témoignage. » Et samedi soir, il disait aux jeunes réunis à Hyde Park, à Londres : « A notre époque, le prix à payer pour la fidélité à l'Évangile, ce n'est plus la condamnation à mort par pendaison ou par écartèlement, heureusement. Mais être fidèle

au Christ, cela entraîne souvent d'être exclu, ridiculisé, et parfois même caricaturé. » Et il en sait quelque chose, Benoît XVI ! Puis il s'est tourné vers les jeunes, comme aujourd'hui je suis heureux de me tourner vers vous, en cette fête de saint Maurice : « Chacun d'entre nous, a-t-il dit, a une mission. Chacun de nous, selon son propre état de vie, est appelé à travailler pour l'avènement du Royaume de Dieu en imprégnant sa vie familiale, sa vie professionnelle, toute sa vie, des valeurs de l'Évangile. Nous avons à donner notre témoignage et à travailler pour une culture de la vie, une culture façonnée par l'amour, le respect de la dignité de toute personne humaine. »

Si vous le voulez bien, frères et sœurs, en cette fête de saint Maurice, demandons à Dieu la grâce de la liberté. Comme vous le savez, témoin et martyr sont deux mots synonymes. Et notre monde attend de nous le témoignage fort, courageux, simple et lumineux de notre fidélité au Christ.

+ *Cardinal Philippe Barbarin,
Archevêque de Lyon*